

● / Romans  
d'aujourd'hui

# Humanomorphe

La conspiration des bêtes

fréville



Éditions  
Chemins de tr@verse

fréville

# Humanomorphe

La conspiration des bêtes

Les humains sauveront-ils la planète ? Les animaux sauveront-ils les hommes ? Qui exterminera qui ? Sexe animalier, transformisme et fantasmagories nocturnes... Richard - simple jardinier qui n'est pas celui qu'il croit, affrontera toutes les épreuves à la recherche de Joanna, son épouse disparue, la fameuse diplomate du Grand Conseil, qui n'est pas celle qu'on pense.

« — Chaque nuit, j'ai l'impression que je me transforme en renard. [...]J'ai la fourrure d'un renard, les pattes, le museau, c'est moi, mais je vis à l'intérieur d'un renard. Plus que ça en fait, je suis le renard. Je suis moi, Richard, mais transformé en renard. Même pas transformé d'ailleurs, je ne me sens pas enfermé dans un corps de renard. Je suis vraiment un renard.

Rien que de raconter ça, son cœur palpitait, et l'excitation sauvage qu'il ressentait pendant ses rêves revenait à lui.

— Que se passe-t-il pendant le rêve ?

— Rien de particulier. Enfin, pour une vie de renard. Je me promène dans le parc, je mulote, je fouille les feuilles, je mange des limaces.

— Des limaces ?

— Oui, les renards raffolent des limaces.

— Ah... Et comment vous sentez-vous, quand vous êtes renard ?

— Bien, très bien.»

Direction éditoriale

Yves Morvan



Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage,  
quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur  
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,  
Neuville sur Saone, 2024

Isbn numérique : 978.2.313.00686-3  
Dépôt légal : septembre 2024

Illustration de de couverture ©François Radas

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau 69250 Neuville-sur-Saône

fréville

# HUMANOMORPHE

La conspiration des bêtes

ROMAN

Éditions Chemins de tr@verse

*Contactez l'auteur :*

*freville@chemins-de-traverse.fr*

## Mardi

« Vos cauchemars ont-ils débuté avant, ou après la disparition de votre femme ?

En mentionnant la disparition de Joanna, le ton du docteur Jones était resté parfaitement neutre.

— Je ne suis pas sûr. Avant, je crois. Je n'ai pas noté mes premiers souvenirs. Mais il me semble avant.

Richard avait hésité avant de répondre. Ça l'ennuyait de l'admettre, mais il était en fait certain que cela avait débuté avant. Tout aurait été plus simple s'il s'était mis à faire des cauchemars seulement après la disparition de Joanna.

— Combien de temps avant ?

— Pas longtemps. Quelques jours, quelques semaines... Au début je n'y prêtais pas particulièrement attention. Je n'en ai d'ailleurs jamais parlé à ma femme.

En l'exprimant ainsi, il trouva lui-même suspect de ne lui en avoir jamais parlé. S'il l'avait fait, les choses se seraient-elles passées autrement ? Parmi les nombreuses ruminations irrationnelles qui lui encombraient l'esprit depuis que Joanna était partie, il songeait souvent qu'il y avait un lien entre ses cauchemars et cet évènement.

Il ajouta comme pour se disculper :

— Ils n'ont rien d'effrayant. Et puis Joanna n'était pas souvent là, ces derniers mois... »

Le cabinet du docteur Jones n'avait pas changé. Richard reconnaissait les tableaux : des peintures hétéroclites dans la contemplation desquelles il avait passé de nombreuses heures de rêveries.

Sur le mur de gauche, une scène de chasse à courre, une huile au style vieillot qui lui évoquait l'Angleterre, du temps où il y avait encore des animaux sauvages dans la campagne.

Derrière le bureau, un portrait de blaireau, habillé en humain, avec un nœud papillon, qu'il trouvait drôle ; sans doute une reproduction d'un album pour enfants. Comme il était derrière le docteur, les deux images, celle du blaireau et celle du docteur, se superposaient presque quand on lui parlait.

Plus à droite, au-dessus d'une table de nuit en bois, une aquarelle représentant une chouette, posée sur sa branche dans la pénombre, les yeux clos. Impossible de savoir si elle dormait, rêvait, ou si elle s'apprêtait à s'envoler dans la nuit.

Encore à droite, au-dessus du canapé, un collage de morceaux de papier de couleur qui dessinait un hérisson, sur fond blanc.

Et enfin, près de la porte, de sorte qu'on le voyait surtout en repartant, son tableau préféré : une reproduction d'une gravure de Gustave Doré illustrant les *Fables* de la Fontaine, un recueil

de contes d'un auteur français très ancien (il avait demandé au docteur Jones).

Il avait passé plusieurs séances à parler de cette image et des associations, comme disait le docteur, qu'elle lui inspirait. Il se souvenait qu'il tournait le fauteuil pour mieux la voir. À sa propre surprise, il avait réalisé que cette image lui évoquait sa relation avec Joanna, elle dans la position du corbeau, gribouillis noir sur la branche, libre, en position dominante, et lui en renard, tentant de l'atteindre, plus grand et plus fort, mais aussi plus bas, terre à terre et admiratif. Ce n'était pas joli-joli comme association, mais pour le coup, il avait trouvé ça intéressant.

Il avait été bien étonné en lisant la fable, plus tard. Le renard s'y jouait astucieusement du corbeau. Il n'aurait jamais imaginé ce dénouement en regardant l'image. Il l'avait fait lire à Joanna et ils avaient beaucoup ri – car il lui racontait souvent ses séances.

C'était bien avant sa disparition.

Elle se souvenait aussi de cette gravure, même si ses rendez-vous avec le docteur Jones remontaient à encore plus loin. Mais elle n'avait rien dit des interprétations qu'elle avait pu faire. D'ailleurs elle prétendait ne pas connaître la fable elle-même, comme si l'image n'avait guère suscité sa curiosité.

Il s'était souvent demandé comment le docteur Jones avait choisi ces différents tableaux. La déco dans un cabinet de conscientothérapeute ne pouvait être laissée au hasard, car il imaginait que, comme lui, tous les patients, lorsqu'ils n'avaient plus rien à dire, ou pas envie de parler, se perdaient dans la contemplation de ces images. Elles étaient là pour ça, selon lui.

Mais il n'avait jamais rien osé demander au docteur Jones ; les autres patients commentaient-ils également sa collection d'images ? Leurs associations se ressemblaient-elles ?

Il avait raconté ses séances à Joanna, mais l'inverse n'avait pas été vrai. À l'époque, qui paraissait maintenant si lointaine, ça ne le passionnait pas. Ils venaient de se rencontrer, il voyait ça comme un de ses hobbies à elle, il y avait mille autres choses plus excitantes à partager.

Il regrettait maintenant, comme il regrettait beaucoup de choses. Tout ce qu'ils n'avaient pas fait, tout ce qu'ils n'avaient pas dit. Il regrettait chacune des pièces manquantes du puzzle, persuadé que ces trous l'empêcheraient de la retrouver.

Sa conscientothérapie à lui n'avait pas duré très longtemps.

Il s'était senti obligé d'en faire une : Joanna avait terminé la sienne, tous leurs amis étaient passés par là, on se moquait presque de lui qui ne s'était jamais allongé sur un canapé pour raconter sa vie. Joanna en particulier avait beaucoup insisté. Dès qu'il y avait des remous du côté de sa famille à lui, elle remettait ça sur le tapis, comme quoi ça lui ferait du bien, ça lui permettrait de tourner la page, d'y voir plus clair en lui-même. Et puis c'était remboursé par le Conseil, dont la convention médicale était exceptionnellement généreuse, alors pourquoi se priver ?

Il avait obéi. Il s'était rendu compte, grâce au renard de La Fontaine, qu'il lui obéissait souvent.

Il s'était engagé à reculons, mais avait trouvé ça, somme toute, plutôt intéressant, une fois passée la gêne de se retrouver face à un inconnu pour lui débiller ses secrets. Pas franchement agréable, d'autant que le docteur Jones ne disait pas grand-chose et ne souriait jamais, mais intéressant, voire utile pour comprendre deux ou trois trucs sur son propre fonctionnement.

Venu avec l'intention d'évoquer les conflits entre ses parents et ses grands-parents, il avait au final surtout parlé de sa relation avec Joanna. Ça l'avait aidé à réaliser certains aspects de leur couple, notamment une forme de complexe d'infériorité qu'il

avait vis-à-vis d'elle. Et puis, le fromage : il avait compris ce que représentait ce camembert qu'elle tenait en son bec, et pour le coup ça leur avait fait un choc à tous les deux.

Il avait arrêté au bout d'environ un an. Ce n'était pas nul, mais entre ça et aller voir un match de base-ball ou courir dans le parc avec des copains, il n'y avait pas photo.

Il avait néanmoins gardé un suffisamment bon souvenir de ces séances, de la passivité amicale du docteur Jones et de la gravure de Gustave Doré pour ne pas hésiter, lorsque ses cauchemars de renard étaient devenus trop envahissants, à resolliciter le bon vieux docteur.

Celui-ci lui avait immédiatement libéré une séance : il était forcément au courant de la disparition de Joanna, tout le monde l'était au Conseil. Pourtant ce n'était pas pour évoquer son deuil qu'il venait. Après peut-être, après sûrement, car il se rendait bien compte qu'il n'avait même pas commencé son travail de deuil. Tous ses amis le lui disaient. Il la cherchait encore, quelle folie. Chaque matin il s'étonnait de ne pas la retrouver dans la cuisine en se levant.

Mais pour l'instant il avait besoin de parler de ses cauchemars. Quel lien entre ces cauchemars, même s'ils avaient démarré avant, et la disparition de Joanna ? Il sentait qu'il y avait quelque chose.

« Pourquoi appelez-vous ça des cauchemars si ce n'est pas effrayant ?

— Je ne sais pas. Parce que c'est oppressant, ça a l'air tellement vrai. Ce qui m'effraye, c'est de faire presque chaque nuit le même cauchemar, et de me réveiller chaque matin en ayant l'impression de... »

Déjà les mots lui manquaient. Richard n'avait jamais été très fort avec les mots, à la grande différence de Joanna. Il regarda le docteur, espérant une question, une relance, ou simplement un regard. Mais le bon docteur, ça lui revenait maintenant, avait le chic pour laisser s'installer le silence justement quand on aurait aimé qu'il le brise.

Il était difficile de lui donner un âge. Pas tout jeune, certes. Pas loin de la retraite, probablement. Le genre d'homme qu'on imagine pas loin de la retraite pendant quelques décennies. Il lui semblait le même, exactement le même, que lorsqu'il l'avait découvert, quelques années plus tôt, avec ses gilets à carreaux démodés, voire carrément d'un autre temps, mais qui lui allaient bien. Le même style de gilet que le blaireau derrière lui !

Il l'avait toujours vu en pantoufles, comme s'il ne sortait jamais de son bureau. Il habitait un des rares cottages anciens du domaine du Conseil. Tous les bâtiments, y compris les habitations, étaient à la pointe de la modernité, enterrés aux trois quarts pour des raisons de gestion thermique, regroupés par grandes unités pour réduire l'empreinte énergétique, reliés par des réseaux de circulation souterrains.

Richard ignorait pourquoi on avait conservé quelques maisons du vieux village, autour du Manoir, qui devaient avoir plus de deux cents ans, et une performance écologique sans doute désastreuse malgré les travaux de modernisation. Par nostalgie ? Pour se souvenir des progrès effectués ? En tout cas, cela seyait parfaitement au personnage du docteur, déguisé comme l'habitant type de ces masures.

— Chaque nuit, j'ai l'impression que je me transforme en renard. Je me retrouve dehors, pendant la nuit, quelque part dans le parc, je veux dire pendant le rêve. Comme vous pouvez imaginer, je connais très bien le parc du Conseil, je le connais sur le bout des doigts. Je peux vous dire précisément chaque

image du rêve, je reconnais dans quel coin du parc je suis. Mais c'est la nuit, je suis seul, et je suis un renard. J'ai la fourrure d'un renard, les pattes, le museau, c'est moi, mais je vis à l'intérieur d'un renard. Plus que ça en fait, je suis le renard. Je suis moi, Richard, mais transformé en renard. Même pas transformé d'ailleurs, je ne me sens pas enfermé dans un corps de renard. Je suis vraiment un renard.

Rien que de raconter ça, son cœur palpitait, et l'excitation sauvage qu'il ressentait pendant ses rêves revenait à lui.

— Que se passe-t-il pendant le rêve ?

— Rien de particulier. Enfin, pour une vie de renard. Je me promène dans le parc, je mulote, je fouille les feuilles, je mange des limaces.

— Des limaces ?

— Oui, les renards raffolent des limaces.

— Ah... Et comment vous sentez-vous, quand vous êtes renard ?

— Bien, très bien.

C'est ce qui troublait le plus Richard, la sérénité et la joie de ces heures passées en renard à errer à travers le parc pendant la nuit. Il avait parlé de cauchemars, peut-être pour avoir l'air plus sérieux, pour se donner une bonne raison de s'allonger devant le docteur Jones. Mais ce qui l'inquiétait... comment dire ? Ça semblait fou.

C'est comme si ces rêves lui donnaient envie de devenir un renard, ou de vivre une vie de renard. Il était capable de supputer la manifestation d'un hypothétique désir de changer de vie, de tourner la page, en lien avec la disparition de Joanna sans doute. Mais il lui semblait avant tout adorer ces heures en tant que renard, la vraisemblance de ces rêves dépassant tout ce qu'il

avait connu jusqu'alors dans sa vie onirique. Il avait adoré ses nuits de renard avant même que Joanna ne disparaisse.

Elle avait d'ailleurs disparu pendant une de ces délicieuses expéditions. Il l'avait appelée avant de s'endormir, s'était endormi, avait fait un rêve de renard. À son réveil, il avait découvert le message d'un des assistants qui l'accompagnaient dans sa tournée européenne de PréConf. L'assistant, avec une voix inquiète, lui demandait s'il avait eu des nouvelles de sa femme et s'il pouvait rappeler immédiatement.

— À la fin du rêve, quand je me réveille, au moment d'ouvrir les yeux, je suis presque sûr d'être encore un renard. C'est comme si le renard s'était réfugié à l'intérieur de moi lorsque la nuit disparaît. Comme si j'étais un renard, qui le jour vit une vie d'homme.

Richard n'osa rien ajouter. Il se sentait déjà tellement bête, avec son histoire de renard. À la limite, qu'est-ce que ça pouvait faire, puisque ces rêves étaient agréables ?

Il y avait un lien avec Joanna, mais il ne savait pas lequel. Le renard de ses rêves l'éloignait de Joanna ? Ou bien le rapprochait-il d'elle ? Une peur diffuse : plus il vivrait comme un renard, moins il aurait de chances de la retrouver. Une manière de ne pas la retrouver ? Mais qu'est-ce qu'il racontait ?

Le docteur Jones indiqua l'horloge et proposa de continuer lors d'une prochaine séance ; rituels connus. Richard se sentit soulagé de ne pas avoir partagé des réflexions aussi absurdes.

— Bonsoir, Docteur, à la semaine prochaine.

Le docteur Jones regarda Richard quitter la pièce sans bouger et attendit qu'il ait refermé la porte d'entrée derrière lui. Par habitude, il alla vérifier que Richard était bel et bien sorti et ferma la porte à clé. Il revint dans son bureau, s'assit dans son

fauteuil et caressa mécaniquement le magnifique scarabée de marbre noir qui lui servait de presse-papier.

À cet instant, il aperçut un cafard sur le parquet, près d'un des angles de la pièce, du côté de la fenêtre. Dès que le cafard se vit repéré, il fila par une fente. Le docteur Jones sourit et eut un pincement au cœur en le regardant disparaître.

— Ah, l'amour, toujours l'amour...

Richard rentra chez lui, moins soulagé qu'il ne l'avait espéré.

Évoquer ses cauchemars ne l'avait pas tranquilisé, au contraire. Il regrettait presque d'avoir partagé son secret. Il faisait confiance au docteur Jones, l'unique conscientothérapeute installé à l'intérieur du Conseil, qui savait probablement tout sur tout le monde, mais ne disait jamais rien à personne. On ne le voyait jamais au forum, ni même aux cafétérias. Comme s'il ne s'éloignait jamais de son cottage vieillot.

Mais d'un autre côté, il sentait la méfiance monter autour de lui. On ne lui reprochait rien, on le plaignait encore, mais la disparition de Joanna suscitait l'inquiétude. L'enquête sur sa disparition allait tôt ou tard se transformer, au moins en partie, en enquête sur lui, ne serait-ce que pour rassurer les autres habitants.

Dans le contexte actuel, à quelques semaines de la réunion de la dernière chance, comme ils l'appelaient, tout le monde devenait suspect. Lui y compris, lui surtout, qui n'avait pas paru, apparemment, suffisamment dévasté par la disparition de sa femme, la fameuse Joanna Greevyn. Il n'y était pour rien, forcément, tout le monde en convenait, elle avait disparu à Paris, à dix mille kilomètres du Conseil. Mais quand même, à quoi servait-il, ce simple jardinier, si ce n'est à protéger sa femme, dont l'absence allait peut-être remettre en cause, selon la presse et les dires de certaines personnes du Conseil, la réussite du processus de Partage ? Tout le monde devenait bizarre, stressé, à l'approche de cette conférence. Après tout, peut-être que le Conseil jouait sa peau aussi selon la réussite du Partage ou non.

Ça lui semblait tellement loin, tellement étranger maintenant que Joanna n'était plus là. Il ne savait plus comment décrire ses sentiments. Il était triste et malheureux, bien sûr. En même temps, il ne réalisait toujours pas... comment dire, il ne croyait toujours pas à la mort de Joanna, il ne la ressentait pas. Ses amis semblaient vouloir lui rendre service en répétant qu'il n'y avait plus d'espoir, que la Guilde Humaine ne faisait pas d'otages, qu'aucun des membres du Conseil disparu n'avait été retrouvé vivant. Il le savait, mais ça ne changeait rien ; il n'osait pas le dire, pas même au docteur Jones, mais il ne *sentait* pas sa mort.

Elle était encore là, mais il ne savait pas comment. Où ? Comment ? Ça lui échappait.

Il était revenu chez lui en prenant les chemins extérieurs, déserts malgré la température douce en ce début de printemps. Plus personne ne s'aventurait en dehors des réseaux souterrains, surtout une fois la nuit tombée. Si on ne se sentait même plus en sécurité à l'intérieur du Conseil...

Le parc était pourtant si beau, avec les magnolias déjà en fleurs.

Richard se réchauffa un *full-lunch* qu'il s'obligea à terminer, en pensant à Joanna qui ne supportait pas de jeter de la nourriture. Quand ils s'étaient rencontrés, elle donnait ses restes aux animaux du parc. Pour une fois qu'il avait pu lui apprendre quelque chose. À qui, quoi et quand donner (ou pas), à quelles plantes confier les restes, plutôt qu'à des animaux.

Quand on parlait nature, elle l'admirait. Il savait qu'elle avait commencé très tôt à se battre pour la protection de la faune et de la flore, mais sans passer par la case études. Chez elle, la passion faisait office de savoir et de culture. Lui, il ne s'était pas battu, il avait choisi d'accompagner les plantes, mais il avait pris le temps de les découvrir. C'était bien le seul sujet pour lequel la hiérarchie entre eux était inversée. Dans tous les autres domaines, elle était la cheffe. Pourtant son absence ne l'avait libéré de rien du tout. Il avait l'impression de flotter tout le temps.

Il tenta de s'intéresser à son *rewind* du jour. Surtout ne pas regarder les infos ; il ne voulait plus entendre parler de la réunion, de la composition des délégations, des manifestations et contre-manifestations en divers points du globe, des modalités du Partage.

Il se demandait, non sans inquiétude, si avoir parlé de ses rêves au docteur allait y mettre un terme.

Avant de se coucher, il prit un somnifère dans la pharmacie de Joanna. Après le drame, il avait refusé tout calmant ou autres médicaments, mais il avait pris l'habitude, presque chaque soir, de piquer une de ces pilules jaunes qu'elle prenait de temps en temps pour mieux dormir. Il n'avait pas forcément l'impression que ça lui faisait de l'effet, il avait toujours eu un bon sommeil. Mais ça constituait une sorte de lien avec elle pour s'endormir, sans doute.

La boîte serait bientôt vide... ce qui le chagrinait. Quelle routine les réunirait au moment du coucher, ensuite ?

Renard ! Dans sa peau de renard.

À peine endormi et déjà il se retrouvait dehors, le museau au vent, dans un coin du parc pourtant éloigné de chez eux. La nuit douce et le parfum des magnolias, comme si le rêve prenait le prolongement fidèle de sa journée. Intacte, cette sensation de bonheur, de liberté, son aisance à courir ventre à terre, à se faufiler à travers les haies de buis. La joie de voir de nuit aussi bien que de jour, en ne sachant qui, des yeux ou de l'odorat, guide le plus fidèlement à travers l'obscurité. Ah ! cet odorat incroyable qui lui permettait d'attraper des bribes de substances au moindre souffle de brise, toutes les odeurs de la terre, parfois un fumet fugace, mais distinct, quelque chose qui se mange et qui lui faisait envie : mulot, merle, hérisson.

Richard, dans sa peau de renard, passa la nuit à vagabonder au hasard dans le parc, qu'il redécouvrait depuis sa nouvelle perspective. Ce faisant, il fit deux rencontres.

Alors que tous les animaux dont il sentait la proximité semblaient réussir à l'éviter instinctivement, d'autant qu'il ne se sentait pas encore capable de suivre une trace, il se retrouva nez à nez, au-delà du campus sportif, là où la forêt de hêtres rejoignait le parc, avec un écureuil roux. Il en voyait souvent, dans ses journées de jardinier, mais ce qui l'étonna, dans sa nuit de renard, fut l'attitude de l'écureuil : le rongeur lui fit face à quelques mètres de distance, plus intrigué qu'effrayé, un peu trop loin des premiers troncs d'arbre pour sa sécurité. Il le regarda et, lui sembla-t-il, voulut lui parler. Enfin, c'est l'impression qu'il eut dans le rêve. Puis il disparut.

Plus tard, en fin de nuit, sur le chemin du retour, après une immense déambulation tout autour du parc, il passa, en renard bien sûr, près d'un des ateliers techniques de son équipe de jardiniers. Les six ateliers, répartis dans tout le parc, étaient bâtis selon le même plan, mais à la végétation environnante, il reconnut le numéro 3. Or il y avait quelqu'un, en tout cas une lumière, en mouvement dans l'atelier. Un œil humain aurait-il aperçu cette fine lueur depuis le parc ? Peut-être pas, mais son œil de renard oui ! Alors il s'approcha, se glissa sous le barbelé qui entourait le cube de béton, vint près d'une des lucarnes, et se redressa sur ses pattes arrière pour s'appuyer au rebord.

C'était beaucoup moins facile qu'escompté, ni confortable. Quelle drôle d'idée d'humain dans le corps d'un renard. Mais il parvint à regarder quelques secondes à l'intérieur et reconnut sans l'ombre d'un doute son collègue Allan. Que faisait-il dans cet atelier, à cette heure ? Quel drôle de rêve !

Un bruit l'effraya, il avait peur d'être surpris dans son rêve, et que quelqu'un le vit en renard ! Il repartit aussi vite qu'il put vers